
Danielle Leeman-Bouix, *Grammaire du verbe français : des formes au sens – Modes, aspects, temps, auxiliaires.*

Rachel Panckhurst



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3021>

DOI : 10.4000/praxematique.3021

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1995

Pagination : 199-203

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Rachel Panckhurst, « Danielle Leeman-Bouix, *Grammaire du verbe français : des formes au sens – Modes, aspects, temps, auxiliaires.* », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 24 | 1995, document 11, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3021> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3021>

Tous droits réservés

Danielle LEEMAN-BOUIX

**Grammaire du verbe français : des formes au sens –
Modes, aspects, temps, auxiliaires.**

Nathan, 1994, 224 p.

D. Leeman-Bouix (D.L.B.) commence son livre en insistant sur le *fonctionnement* : l'objectif qu'elle se donne, dans une perspective pédagogique (notamment dans la préparation aux examens/concours), et en se limitant à quatre catégories grammaticales du système verbal (l'aspect, le mode, les auxiliaires et les semi-auxiliaires, le temps), est de « définir le sens en langue de ces catégories, en se fondant sur les formes observables ». L'auteur précise qu'elle abordera des thèmes relevant davantage de la grammaire que du lexique (hormis une petite incursion lexicale pendant son exposé sur l'aspect).

Le livre est divisé en plusieurs « leçons », chacune dotée d'une série d'exercices et de leur corrigé (on remarquera que les exercices sont habilement introduits (généralement) au fur et à mesure des explications plutôt que renvoyés en fin de « leçon », ce qui permet au lecteur de vérifier immédiatement sa compréhension) ; puis un chapitre conclusif propose cinq sujets de réflexion, qui approfondissent le contenu précédent. Outre la bibliographie et index habituels (notions et noms propres), on appréciera l'index des exemples.

D.L.B. propose d'emblée sa définition des termes *forme* et *sens* en se situant dans un cadre saussurien : la forme est observable (se manifestant dans la parole) ou non observable (ne pouvant être que postulée pour la langue) et le sens (une sorte de « calcul intellectuel » se définissant à partir des formes linguistiques, de la fonction de celles-ci) se divise en : sens en parole (« le sens particulier d'une forme concrète effectivement produite dans une situation don-

née») et sens en langue (« le sens attribué par hypothèse au mot indépendamment de ses apparitions en parole »).

En partant du mode (« la manière d'appréhender ou de présenter le procès » – p. 35) dans la première leçon, D.L.B. donne des définitions simples et claires, tout en introduisant des complications : en précisant, par exemple qu'un mode peut ou non recouvrir une forme verbale. C'est le cas de l'infinitif, qui a tantôt une forme nominale (« Les vivres vinrent à manquer ») et tantôt une forme verbale (proposition infinitive « On voit danser la mer » ; périphrase verbale « Max va grossir »). Une chose utile ici pour l'apprenant est le recours aux tests linguistiques pour distinguer ces différents cas : combien de compléments y a-t-il dans les deux exemples suivants : « Je demande à Jean de partir » et « Il regarde le train partir » ? Le test de la pronominalisation permet de trancher (cf. p. 21-22) : *regarder* admet un seul complément (Il regarde *le train* partir ; Il *le* regarde partir ; *Il *le* regarde le train), *demander* en admet deux (Je demande à Jean de partir ; Je *le* demande à Jean ; Je *lui* demande de partir). Si ce type de tests est connu du linguiste, l'ouvrage, se situant dans un contexte didactique, précisons-le encore, a le mérite de conjuguer des présentations qu'on peut trouver dans une grammaire traditionnelle (mais qui demeurent souvent des exposés sur des points précis qu'on doit apprendre sans toujours comprendre) et des explications au sens linguistique, qui donneront davantage accès à la compréhension dont a besoin l'apprenant pour bien assimiler.

Au début du premier chapitre, D.L.B. indique que les modes distingués traditionnellement dans les grammaires sont au nombre de six : infinitif, participe, subjonctif, conditionnel, indicatif, impératif. Si cela est effectivement courant, il serait peut-être important de préciser de quelle tradition il s'agit. Grevisse propose, de son côté, six modes, mais n'en accepte véritablement que quatre (personnels) et considère qu'on appelle abusivement modes, l'infinitif, le participe et le gérondif « qui n'expriment par eux-mêmes aucune modalité de l'action » (Grevisse, *Le Bon Usage*, Paris-Gembloux, Duculot, 1980 :709-710). Wagner et Pinchon (*Grammaire du français classique et moderne*, Paris, Hachette, 1962:232) n'indiquent que cinq modes, à l'exclusion du conditionnel. D.L.B. suit l'hypothèse (de Guillaume) selon laquelle le conditionnel ne relève pas de la catégorie du mode, mais constitue « un temps à l'intérieur du mode indicatif » (p. 40) ; il est à signaler que d'autres auteurs de grammaires récentes suivent également cette hypothèse « pour des raisons morphosyntaxiques et sémantiques » (cf. Arrivé et al., *La grammaire d'aujourd'hui, guide alphabétique de linguistique française*, Paris, Flammarion (1986:391)), « en raison de ses caractéristiques formelles et sémantiques » (Riegel et al., *La grammaire méthodique du français*, Paris, PUF (1994 :287)), Le Goffic (*Grammaire de la phrase française*, Paris, Hachette, 1993).

En voulant bien appuyer sa justification de l'exclusion du conditionnel de la catégorie du mode, D.L.B., me semble-t-il, consacre peut-être une partie trop importante de ce premier chapitre à cette forme. Le lecteur peut se demander pourquoi l'auteur introduit dès à présent le débat sur « le conditionnel comme temps » (cf. § 4.2, p. 36), puis continue sur le futur, dans la mesure où tout un chapitre est consacré aux temps ultérieurement. Une explication succincte accompagnée d'un renvoi n'aurait-elle pas suffi ? D'autant plus que le conditionnel n'est pas explicitement mentionné dans la leçon 5 (la seule mention est celle faite à la page 144 d'un « futur hypothétique » – le conditionnel guillaumien), où seuls sont évoqués : présent, imparfait, passé simple et futur. Par ailleurs, le lecteur cherchant une explication/explicitation de l'indicatif, du subjonctif et de l'impératif ne les trouvera pas dans ce premier chapitre.

Après le mode vient la leçon sur « l'aspect », que D.L.B. définit comme la « saisie du procès en tant qu'il occupe un espace temporel qui lui est inhérent » (p. 50). Si l'auteur précise à plusieurs reprises (p. 49, p. 52) que les grammairiens « ont la manie de multiplier les étiquettes », et qu'il est préférable de s'en tenir à « une paire de termes clairs », en l'occurrence « accompli »/« non accompli » dans un premier temps, on pourrait regretter l'insertion (sans explication au préalable) des étiquettes suivantes dans le résumé de fin de section (bien que cela ne soit pas gênant en réalité) : inchoatif, duratif, continuatif ou progressif, terminatif. Par ailleurs, je suis tout à fait en accord avec D.L.B. lorsqu'elle insiste sur le fait que « l'aspect grammatical n'est pas indépendant de l'aspect lexical », mais peut-être que les exercices proposés à la suite sont un peu trop ambitieux (notamment l'exercice 5 sur les verbes d'état et d'action) par rapport aux notions introduites précédemment. Dans le paragraphe 3, intitulé « Temps ou aspect ? Encore des problèmes de terminologie », on trouve une explication concernant (entre autres) le subjonctif et l'impératif. Étant donné l'approche traditionnelle qui consiste à placer le subjonctif et l'impératif sous l'étiquette du mode, et parce que D.L.B. ne les a pas mentionnés au premier chapitre, on pourrait déduire qu'elle ne les inclut pas sous cette appellation. Il n'en est rien : il faudra tout simplement attendre la leçon 3 sur « Le sens des modes » pour une explication : le subjonctif constitue un mode, mais non pas l'impératif. Toutefois, on comprendra que le lecteur puisse être quelque peu dérouté à ce point de l'exposé, ne sachant pas encore clairement quels sont les modes pour l'auteur.

L'introduction à la leçon 3, intitulée « Le sens des modes », suit la chronogénèse guillaumienne. En effet, l'auteur présente ici clairement les modes qu'elle considère comme tels, respectivement : (1) l'infinitif, (2) le participe présent et passé, (3) le subjonctif, (4) l'indicatif. Bien entendu, dans l'actualisation du procès, (1) et (2) correspondent au stade quasi-virtuel, (3) au stade

intermédiaire et (4) à l'actualisation effective (p. 95 : « entièrement virtuel », « virtuel » et « actuel » sont les termes exacts de D.L.B.). Pour l'auteur, l'impératif, on ne s'en étonnera pas (car c'est également la position de Guillaume), n'est pas un mode en soi ; il est dérivable des autres modes, et n'a pas de formes morphologiques propres : on peut considérer « l'impératif non comme une catégorie du mode en langue, mais comme l'un des effets possibles de l'indicatif ou du subjonctif en discours » (p. 81).

L'auteur passe en revue les « auxiliaires et semi-auxiliaires » dans la quatrième leçon, et dégage un certain nombre de considérations syntaxiques et sémantiques fort intéressantes, avec de nombreux exemples à l'appui. Dans la cinquième et dernière leçon D.L.B. présente « Les temps » selon deux axes : la représentation du temps dans la langue et la vérification en discours de l'hypothèse du sens des temps en langue. On peut ou non être en accord avec la caractérisation de l'imparfait comme n'étant pas un temps « autonome », « nous [renvoyant] dans le passé, mais un passé vague, flottant ». Toutefois, D.L.B. aurait peut-être pu nuancer son évocation de l'imparfait, temps passé « sans repères » dont « le procès est montré comme un continu sans limites » (p. 153), en ajoutant sans repères *précis*, et sans *limitations explicites*. Les limites peuvent être imposées dans l'idée même que l'imparfait serait, sur le plan chronologique, un temps du passé, « hors du champ d'observation de l'énonciateur » (Arrivé et al. (1986:483)). Par ailleurs, on signalera, entre autres, l'approche de Le Goffic (cf. *Points de vue sur l'imparfait*, Centre de Publications de l'Université de Caen, 1986:55-70), qui exclut l'idée selon laquelle l'imparfait est *fondamentalement* un « temps du passé » (« l'imparfait, parce qu'il ne date pas, ne peut reproduire l'avancée du temps », p. 59) en privilégiant l'imparfait « temps inaccompli – certain – non-présent, qui situe le procès verbal dans un cadre pouvant être bien entendu le passé effectif, mais aussi le *passé fictif* [...], ou d'autres types de situations transposées ou imaginaires » (p. 55). Berthonneau et Kleiber proposent également une autre approche, qui diverge de l'option aspectuelle (cf. *Langages*, 1993, 112, 55-73) : l'imparfait est ici considéré comme un « temps anaphorique méronomique », « c'est-à-dire un temps qui introduit un nouvel événement ou état en le présentant comme une partie ou un ingrédient d'une situation passée déjà saillante ou donnée comme déjà disponible » (p. 56). Mais ces remarques ne constituent aucunement un reproche adressé à l'égard de D.L.B., car, bien entendu, la présentation d'autres théories linguistiques n'entre pas dans le cadre de l'objectif que s'est fixé l'auteur, cadre forcément simplifié dans la perspective pédagogique. Enfin, l'explication du présent (p. 147-149) est rapide ; rappelons-le, selon Guillaume le temps décadent (ω) s'oppose au temps incident (α). On comprend mal pourquoi D.L.B. introduit ici ces deux

symboles sans autre explication, alors qu'ils ne semblent pas primordiaux tels quels.

Le recours à des corpus authentiques (extraits de journaux...) pour les exercices est fort louable, ainsi que les petits résumés figurant en fin des sous-sections. Les corrigés des exercices sont très complets, permettant une véritable réflexion et apportant un support crucial pour le lecteur. On remarquera toutefois quelques imprécisions mineures : dans le premier exercice du chapitre 1 (p. 24) par exemple, si les explications fournies dans le corrigé sont pertinentes en ce qui concerne la justification des formes verbales, en revanche D.L.B. ne donne pas d'exemple pour la justification de la forme nominale à partir du verbe *donner* (« le gouvernement a finalement décidé de ne pas leur donner satisfaction »), et elle propose également *favoriser* (« dans le cadre des délocalisations destinées à favoriser l'emploi ») mais non pas en proposant une nominalisation à partir de la forme verbale (*favoriser* donne *développement*). Si l'on comprend pourquoi ces cas posent précisément problème, ils peuvent toutefois dérouter le lecteur. De même : dans l'exercice 3 (p. 33), l'apprenant doit repérer toutes les formes en *-ant*, en précisant leur nature et fonction. Bien que *instant* ne fasse pas partie des formes étudiées ici (participe présent), il aurait été souhaitable d'introduire une explication succincte de son exclusion. Au deuxième chapitre (L'aspect) le premier exercice (p. 53) est approprié, mais à mon avis il aurait été mieux placé à la fin du premier paragraphe (p. 51).

Les quelques objections ci-dessus sont des plus légères. Elles ne tiennent qu'à certains éléments secondaires de l'ouvrage : D.L.B. a réussi son pari pédagogique de présenter des notions fort complexes (parfois simplifiées, forcément) en s'inspirant de la théorie de Guillaume et en y insufflant une clarté remarquable avec de très nombreux exemples réels et vivants.

Rachel Panckhurst
Université Paul Valéry – Montpellier III
rachel@bred.univ-montp3.fr